

**Texte 1 : Octobre – La gifle (pages 68-72)**

*Richard a deux enfants, il est seul avec eux car son épouse est au travail.*

À côté, dans le salon, les enfants sont livrés à eux-mêmes. Émile passe la tête dans le bureau. Il me rappelle une promesse que j'ai eu l'imprudence de faire en début d'après-midi : aller faire un tour de vélo dans le parc voisin. Émile insiste. Il répète le verbe promettre et ses déclinaisons.

— Pas maintenant, il va pleuvoir.

Par la fenêtre ouverte, Émile scrute un ciel clairsemé, des nuages épars puis me fixe à nouveau. Sans l'ombre d'une goutte d'eau dans le regard.

— Puisque je te dis qu'il va pleuvoir. Ferme cette porte.

Émile obéit. Je me concentre à nouveau sur le match. Pas longtemps. Des cris montent de l'autre côté de la cloison. Les enfants ont commencé à se battre. Je fais la sourde oreille. Ils peuvent s'entre-tuer, je ne bougerai pas.

Le premier but des locaux n'est marqué qu'à la quarante-quatrième minute. La mi-temps est sifflée sur un score de parité, un partout. L'interruption de jeu me donne l'occasion d'aller remettre de l'ordre dans le salon. J'installe les enfants devant un dessin animé. Ils protestent qu'ils l'ont vu cent fois. Rien n'y fait. J'attends que les récriminations se fondent dans les courbes de la pièce et je referme la porte. Il est 18 heures. Je vais suivre la deuxième mi-temps au calme. Karine ne rentre pas avant 19 h 30 le samedi.

Le deuxième but des locaux est long à se dessiner. Très long. Un cafouillage dans la surface de réparation permet à leur avant-centre de pousser le ballon dans les filets à la soixante-huitième minute. Il leur en reste une vingtaine pour marquer le troisième but, synonyme de gain. Ce but intervient rapidement, à la soixante-treizième, coup de tête d'un défenseur central sur un corner. Je lève les bras au ciel, une respiration plus large. Trois buts à un. Un peu plus d'un quart d'heure à tenir.

Émile repasse sa tête par la porte entrouverte.

— On peut y aller, papa ?

Je jette un œil dehors. Le ciel est désespérément dégagé.

— Cinq minutes !

— Allez ! Papa ! Papa !

— Cinq minutes, je te dis ! Aaaaaaah !

— Ça va ?

Les visiteurs viennent de réduire le score. Les locaux se sont déconcentrés après le troisième but. Erreur de marquage de débutant ! Les nuls ! Les imbéciles ! Ils vont tout faire capoter ! Trois buts à deux. Il reste dix minutes. Il faut que les locaux marquent un but sans en prendre un autre. Comme une brique en travers de la poitrine qui entrave maintenant tout le souffle. Mon poing se resserre, sans prise.

Émile répète sa question, un soupçon d'inquiétude dans la voix.

— Ça va, papa ?

Je ne dissimule pas ma colère.

— Cinq minutes, je te dis ! Tu peux bien attendre cinq minutes !

Je claque la porte au nez d'Émile. La fin du match est pénible. Je sens de fines gouttes de transpiration filer le long de ma nuque, dans mon dos. La tête qui pèse et s'enfonce, tout le corps devenu lourd. Trois minutes d'arrêts de jeu. Trois minutes supplémentaires pour un but. C'est encore possible. Jusqu'à la dernière seconde. C'est le moment qu'Émile choisit pour manifester son impatience. Impitoyable, il désigne du doigt l'horloge de la cuisine.

— Les cinq minutes sont largement dépassées. Allez, tu viens maintenant !

— Encore deux minutes, Émile.

— Non ! Ça suffit maintenant !

Je ne l'en aurais pas cru capable. Émile se précipite vers l'ordinateur et en referme brutalement le capot. J'entre dans une fureur noire. Je ne sens pas ma main partir. Pour la première fois, je gifle mon fils. Nous restons tous deux interdits, nous dévisageant l'un l'autre. Deux libellules battant fébrilement des ailes, face à face, une trajectoire suspendue. Puis Émile fond en larmes, des larmes énormes, suivies d'une vague de hurlements rauques. Il disparaît dans sa chambre en claquant la porte. Je me rue sur l'ordinateur. Lorsqu'il est rallumé, je me reconnecte

au site. Le match est terminé. Les nerfs recroquevillés, tendus, serrés. La page des résultats daigne enfin s'afficher dans son intégralité.

— Quatre à deux !

50 Quatre buts à deux. La joie me traverse d'un cri. J'ai gagné. Je viens de gagner plus de onze mille euros. Je ne saurai jamais comment ce quatrième but a été marqué et je m'en moque. Il faut, bien sûr, retrancher la mise de sept mille euros. Après quoi, le gain net représente quatre mille deux cents euros.

55 Je savoure ma victoire. Je me dirige vers la porte de la chambre d'Émile. Je frappe. Rien. J'actionne la poignée. La porte est fermée de l'intérieur. Combien de fois je me suis promis de ranger ces clés ou de les faire disparaître. Je prends ma voix la plus douce.

— Émile, ouvre... Émile...

Pas un souffle. A l'intérieur de la chambre, un silence patient, acharné.

— Allez, Émile ! Papa regrette. Émile ? Allez, viens, on va faire du vélo.

— Je m'en fous du vélo ! Laisse-moi tranquille !

60 — Le prends pas comme ça.

— J'm'en fous, je te dis !

— Ouvre !

— Non !

65 Je patiente encore quelques secondes puis bats en retraite. Je m'assois dans le salon près de Julie et regarde la fin du dessin animé avec elle.

— Qu'est-ce qu'il a Émile ?

— Rien. Il est fatigué, c'est tout.

70 Je pense à ces quatre mille euros que je viens de gagner. Je me sens grisé. Tant pis pour Émile, ça lui passera. Je ne suis pas fier de mon geste mais le comportement de cet enfant est agaçant. Il doit comprendre qu'il faut savoir rester à sa place. Cette dernière pensée sent la mauvaise foi à des kilomètres mais suffit pourtant à me redonner bonne conscience.

*Requiem pour un joueur, E. Le Bihan, 2017.*

## Texte 2 : Octobre – Le chou à la crème (page 80)

*Richard et son épouse sont chez des amis, les Sulzer, un couple de galéristes. Des artistes sont aussi conviés.*

5 De retour au salon, je me fais discret, garde mes distances. Mais les provocations se multiplient. Je bois trop et franchis la limite de la bienséance à plusieurs reprises. Et soudain, je verse mon verre de Bourgogne, un corton-charlemagne, sur la chemise blanche d'un vidéaste expérimental qui m'a particulièrement cherché. Le jeune homme reste sous le choc, muet, à la recherche des mots qui pourraient traduire son émotion. Je le sens sur le point de retrouver l'usage de la parole, de réagir. Mais je ne lui en laisse pas le temps. Je lui écrase un chou à la crème aux framboises, sauce chocolat-caramel, sur la figure et demande, dans la foulée, ce qu'il pense de ce *happening*. Ma démarche artistique est jugée terroriste. Elle jette un froid dans l'assemblée. Karine comprend qu'il est temps de quitter les lieux. Elle prétexte la relève d'une nounou souffrante pour s'éclipser.

*Requiem pour un joueur, E. Le Bihan, 2017.*

*Pressenti pour une promotion, Richard assiste à une réunion à Strasbourg, présidée par Verhaeren. Le narrateur et ce dernier ont déjà eu un différend, Richard ayant fait un lapsus révélateur et qualifié de « consternants » les mauvais résultats de son collègue (au lieu de « constants »).*

Je suis dos à la fenêtre. Je ne jouis pas de la vue sur le parking. Et je m'en moque. J'ai devant moi le portable ouvert. Je regarde un match sur lequel j'ai parié en direct. Une somme modeste, cent euros. Mais si j'arrive à doubler la mise, j'aurai le sentiment de ne pas avoir perdu ma journée. Verhaeren est trop occupé à s'écouter parler. Je jouis du sentiment de le duper. Je donne le change en tapant sur des touches du clavier, créant l'illusion de mettre en forme un compte rendu de la réunion.

Je suis concentré sur le match. Je ne vois pas la lumière au-dehors baisser. A Strasbourg, la nuit arrive un peu plus tôt qu'à Paris. Plus la lumière décline, plus l'écran de mon ordinateur devient visible dans le reflet de la vitre derrière moi. Quand il fait complètement nuit, n'importe qui dans la salle peut distinguer l'écran sur la vitre, métamorphosée en miroir sans tain. Les jeunes gens en short qui s'ébattent sur le grand tapis vert sont visibles de toute la salle. On se pousse du coude et on fait passer le mot.

Verhaeren n'a pas besoin que le brouhaha s'amplifie pour comprendre ce qui agite ses troupes depuis cinq bonnes minutes.

— Monsieur Lenzini, ça se passe bien ? On ne vous dérange pas ?

Je tressaille de mon siège. Je relève la tête. Je suis les regards dans la salle, qui balancent entre la vitre dans mon dos et mon visage empourpré. Je referme immédiatement le portable. Je me sens comme un paquebot crâne et myope qui vient de heurter un iceberg en pleine nuit.

— Les réunions dans l'Est vous ennuiant ? Ho ! Ho ! C'est navrant. Vous êtes vraiment navrant monsieur Lenzini. Votre attitude est, euh, comment dire ? Consternante. Ho ! Ho !

Verhaeren se tourne sur lui-même, jubile. Il se délecte, appuie sur les mots.

— Vous êtes consternant. Et croyez-moi, je resterai constant jusqu'à ce que l'on vous ait bel et bien viré de cette boîte. Vous risquez de trouver ma position... Comment dire ? Consternante. Mais probablement pas aussi consternant que le coup de pied au cul avec lequel on vous mettra dehors. Vous saisissez ? Vous ne dites plus rien ? On ne vous entend pas. Vous êtes bien moins éloquent qu'à la convention, Lenzini. Consternant, vous saisissez le sens de ce mot quand même ?

Je me sens acculé, une douzaine de regards sont pointés dans ma direction. Mes mains se crispent. Mes ongles râpent le plastique de la chaise. Le reste de la salle a adopté le petit sourire en coin, le même rictus sadique que Verhaeren. Mon sang ne fait qu'un tour. Je ne me contrôle plus. Je suis au bord de l'explosion. D'autant que Verhaeren en rajoute.

— Je ne vous entends pas ! Vous saisissez Lenzini ?

— Oui, je saisis. Je saisis que vous êtes un gros con, Verhaeren. Le plus gros con que la Terre ait jamais porté !

Verhaeren reste debout bouche bée, un boxeur sonné. Il ne s'attendait pas à une réaction aussi virulente de ma part. La stupéfaction fronce chacun des plis de son visage.

— Tout le monde pense la même chose dans cette salle. Tout le monde ! Mais personne n'ose vous le dire en face. Vous croyez que vous avez tous les droits parce que vous avez été frappé par le malheur ? Vous pensez qu'en emmerdant le monde entier, vous allez faire revenir votre femme ? Vous êtes un fou furieux, un psychopathe en liberté. Un gros con pitoyable !

Bien que j'aie perdu toute maîtrise de la situation, je comprends rapidement deux choses. Que Verhaeren est un sanguin quand, devenu rouge pivoine, il fonce dans ma direction. Et qu'il doit bien peser dans les cent vingt kilos quand le colosse lancé percute ma chaise. Je suis projeté sur la moquette. J'ai juste le temps de rouler sur le côté avant qu'il ne m'aplatisse. On en vient aux poings. Et il faut cinq bonnes minutes aux autres membres de la réunion pour nous immobiliser.

*Requiem pour un joueur, E. Le Bihan, 2017.*

## **DEROULE DE LA SEANCE 8**

### **Objectifs de la séance**

- Etudier les répercussions de l'addiction au jeu du personnage dans les sphères privée et publique.
- Analyser la théâtralité des passages et la mise en scène de la violence pour caractériser l'évolution du personnage.

#### **1) Cercle familial**

Question 1 : Montrez le va-et-vient entre l'appel au jeu et l'appel du fils Émile. Définissez l'attitude du père et du fils.

- Deux pièces salon/bureau qui symbolisent le va-et-vient entre deux mondes dissociés.
- Inquiétude du fils à 2 reprises (« ça va ? »)
- Puis, le ton change, devient péremptoire. Changement de position de la part d'Émile.
  - o Injonctions : « les cinq minutes sont dépassées », « allez ! Tu viens maintenant ! »
  - o Refus : « Non ! Ça suffit maintenant ! »
  - o Acte : « Émile [...] en referme le capot »
- ➔ Inversion des rôles : le fils prend le rôle du père.
- Colère du père semblable à celle d'un enfant qui ne voudrait pas obéir et fait un caprice.
- Le père ne reprend sa place que quand il ne joue plus.
  - ➔ Les larmes de son fils ne le détournent pas du jeu. Opposition « fond en larmes » // « la joie me traverse d'un cri »

Question 2 : Que symbolise la gifle ?

La gifle est un point de rupture.

- Un glissement vers la violence
- La porte fermée symbolise aussi les deux mondes. Le narrateur est exclu du cercle familial.

Question 3 : Comment le narrateur justifie-t-il son geste ?

- « Rien, il est fatigué c'est tout » : pas de reconnaissance du geste face à sa fille
- « Le comportement de cet enfant est agaçant » : déterminant démonstratif qui marque la distance, l'enfant est une entrave à la liberté de jouer.
- « Il doit comprendre qu'il faut rester à sa place » : mauvaise foi du père comme celle du joueur.
  - ➔ Mauvaise foi : c'est lui qui a pris la place de l'enfant, qui a un comportement infantile. Il joue comme un enfant, a besoin qu'on lui pose des limites.

Conclusion partielle :

- Inversion des rôles entre le père et le fils
- Irruption de la violence dans le cercle familial, avec un père qui ne reconnaît pas ses erreurs.
- Richard s'exclut de son rôle de père et du cadre familial en n'en assumant plus la responsabilité. Basculement d'un père de plus en plus négligent vers un père violent.

NB : scène théâtrale.

## 2) Cercle social

### Proposition de questionnaire :

#### a) Comment se comporte le narrateur ?

Comportement agressif, provocateur, violent, infantile. Il se moque des tendances artistiques à la mode.

NB : Passage pictural. Symbolique de la tache rouge sur fond blanc (*Moby Dick* et la traque du cachalot albinos, le suicide de Thomas dans la neige, etc.).

#### b) Expliquez la phrase : « Je bois trop et franchis la limite de la bienséance ».

Bienséance : conduite sociale en accord avec les usages, respect des codes sociaux.

Franchir la limite : caractéristique du joueur compulsif.

Opposition bienséance // geste proche de la farce (« tarte à la crème »). La bienséance est un code théâtral.

#### c) Quelles sont les conséquences de ses agissements ?

Rupture sociale (« choc terroriste », « jette un froid »).

Infantilisation : Sa femme prend son « enfant » et quitte les lieux.

## 3) Cercle professionnel

### Question 1 : Proposez un titre à cet extrait.

Le flagrant délit, la main dans le sac.

### Question 2 : La figure de la vitre et des écrans est un motif récurrent dans le roman (voir séances précédentes).

Montrez-en l'importance dans ce passage.

- Jeu de reflets. Les vitres sont les barrières entre le narrateur et le monde, entre le joueur qui parie en ligne et la réalité.
- Scène théâtrale : importance du visuel, du décor, des répliques et des gestes/actions.

### Conclusion partielle :

- Infantilisation à nouveau : Richard se fait prendre « la main dans le sac » comme un enfant, à cause du jeu des reflets, des reflets du monde virtuel qui apparaissent dans la vie réelle. La frontière entre le jeu virtuel/en ligne et la réalité s'estompe pour le narrateur, ce qui provoque des heurts.
- Richard : un homme en rupture, qui finit à terre, qui se couche, comme le joueur de cartes.
- Cet événement laisse présager la fin du rêve professionnel d'ascension sociale (annoncé au début du roman avec le narrateur sur un promontoire).

## Conclusion de la séance

- Ces passages présentent un homme qui peu à peu se détache de sa famille, ses amis et son travail, ses collègues après des confrontations violentes.
- Le narrateur devient étranger à ce qui l'entoure et à ceux qui l'entourent. La vitre est le symbole de l'incommunicabilité et de sa solitude.
- Narrateur dans la spirale de l'échec. Il perd toutes ses attaches.